

toute l'Angleterre, il ne resta que quatre villes peuplées chacune de millions d'habitants; pour dire qu'il ne resta aucune maison habitée dans toute l'étendue des campagnes, nous serions entraînés bien loin de l'aventure de Denton et de son Elisabeth.

Pourtant, se marier et être pauvre était, dans les villes de ce temps-là, pour qui-conque avait été élevé dans l'aisance, une chose terrible. Aux temps bénis de l'agriculture qui avaient pris fin au dix-huitième siècle, on parlait joliment de l'amour à deux dans une chaumière et, à vrai dire, les gens de la campagne habitaient, à cette époque, des cabanes de chaume et de plâtre aux vitres minuscules, entourées de fleurs et de grand air, au milieu des haies enchevêtrées où chantaient les oiseaux, et ils avaient, au-dessus de leur tête, le ciel toujours changeant. Mais tout cela n'était plus: la transformation avait commencé déjà au dix-neuvième siècle et un nouveau genre de vie était offert aux pauvres dans les quartiers inférieurs de la cité.

Au dix-neuvième siècle, les bas quartiers s'étaient encore sous le ciel; ils étaient relégués sur des étendues de sol argileux ou autrement utilisables, exposés aux inondations ou à la fumée des districts plus fortunés, insuffisamment alimentés d'eau et aussi insalubres que le permettait la crainte que les classes riches avaient des maladies infectieuses.

Cependant, au vingt-deuxième siècle, un arrangement différent avait été nécessité par l'accroissement de la ville qui augmentait ses étages et, de plus en plus, réunissait ses édifices entre eux. Les classes prospères vivaient dans une vaste série d'hôtels somptueux, situés dans les étages et

les "halls" supérieurs du système de constructions de la cité. La population industrielle habitait dans les sous-sols et les rez-de-chaussée effroyables de la ville.

Au point de vue du raffinement de la vie et des mœurs, ces classes inférieures différaient peu de leurs ancêtres, et, en ce qui concerne Londres, elles ressemblaient assez au peuple habitant l'East-End au temps de la reine Victoria. Mais ils avaient fabriqué, pour leur propre usage, un dialecte distinct. Tous vivaient et mouraient dans ces dessous, ne montant guère à la surface que lorsque leur ouvrage les y appelait. Comme, pour la plupart d'entre eux, c'était le genre de vie pour lequel ils étaient nés, ils n'éprouvaient pas d'excessive misère en cette situation; mais, pour les gens de la classe de Denton et d'Elisabeth, une telle déchéance aurait été plus terrible que la mort.

—Que pourrions-nous bien faire? demandait Elisabeth.

Denton déclarait ne pas le savoir. A part ses propres sentiments de délicatesse, il n'était pas sûr qu'Elisabeth fût séduite par l'idée d'emprunter sur ses "espérances".

Même le prix du passage de Londres à Paris, disait Elisabeth, était au-dessus de leurs moyens et, à Paris, comme dans n'importe quelle autre cité du monde, la vie serait tout aussi dispendieuse et impossible qu'à Londres.

—Si seulement! —pouvait bien s'écrier Denton, —si seulement nous avions vécu dans ce temps-là! Si seulement nous avions vécu dans le passé!

A leurs yeux, même le Whitechapel du dix-neuvième siècle apparaissait à travers une brume romanesque.

